

L'INCENDIE DE SAINTE-GENEVIEVE



Et fut une nuit douloureuse que celle du jeudi saint au vendredi saint, dans le joli et paisible village de Sainte-Genève.

Eveillée par les lugubres appels du tocsin, en plein calme du premier sommeil ; et soudain frappée d'angoisse par le spectacle des flammes dévorantes et des suffocants tourbillons de fumée noire, toute la population s'agitait, empressée aux diverses manœuvres d'un sauvetage improvisé, ou s'immobilisait, impuissante et consternée, autour du pensionnat tenu par les Sœurs de Sainte-Anne.

Et quelle scène à l'intérieur du couvent, dans le dortoir ! Les religieuses se prodiguent pour sauver leurs chères enfants. Elles s'évertuent à les calmer de la voix et du geste ; elles les dirigent vers les issues largement suffisantes ; elles les voient engagées dans l'escalier sauveur ; elles en descendent les degrés les dernières, portant dans leurs bras les plus petites et les plus faibles.

A l'étage inférieur, hélas ! un obstacle fatal, invincible pour plusieurs, arrête la course et désorganise les rangs. Les poitrines sont oppressées par des flots de fumée épaisse, les gorges sont étreintes, les yeux aveuglés. La terreur arrache aux enfants des cris qui couvrent les ordres des religieuses ; les mouvements s'égarerent et s'affolent. C'est la panique, funeste avant-coureur des sinistres les plus terrifiants.

Dès lors, les pensionnaires furent au hasard, se précipitant dans les escaliers, se jetant par les fenêtres sur un toit moins élevé ou sur le sol. Celles que les Sœurs peuvent atteindre encore, dévouées jusqu'à l'oubli de leur vie — comme elles devaient le faire — elles les conduisent par la main, elles les chargent sur leurs épaules, elles les relèvent et, enlacées contre leur sein par des mains maternelles, elles les disputent à l'élément destructeur et les sauvent.

Tout ce que le dévouement et la tendresse d'une mère pouvaient faire, a été fait.